vieux bien entendu. Nous y voilà, je saute de voiture et j'entre.

La maison était bondée de monde, hommes, femmes et enfants se tenaient là accroupis.

La malade était étendue à terre sur quelque couverture. Elle ne parlait plus, respirait à peine, elle avait encore sa pleine connaissance et aux questions qu'on lui posait elle pouvait répondre par un léger mouvement de la tête.

Tous les faiseurs de Médecines de la Réserve étaient là rassemblés, chacun avec son sac de racine. Tout avait été essayé, mais en vain. C'était le tour maintenant de l'Homme de la Prière. On allait voir si ses médecines à lui valaient quelque chose. Le beau-père de la malade fit un discours, c'est dans le programme, cela ne rate jamais : Protestant et faiseur de médecine lui-même, il disait qu'il ne "haïssait point notre religion et qu'il avait confiance dans les médecines de la prière."

Quand il eut fini sa harangue je priai tout le monde de sortir. J'entendis la confession de l'agonisante et je l'administrai, après l'avoir encouragée à se remettre entre les mains du Bon Dieu, le maître de la vie. Sans m'attarder davantage je me disposai à remonter en voiture quand le mari de la malade vint me trouver, pleurant comme un enfant, chose assez extra-ordinaire pour un Indien. Il me remercia d'être venu prier pour sa femme. Souvent j'avais engagé cet homme à se faire instruire et à entrer dans l'Eglise catholique, mais toujours en vain. Il me répondait ordinairement : je voudrais bien, mon Père, mais j'ai peur. Si je me fais catholique et que je n'observe pas les commandements du Bon Dieu, je serai bien plus coupable. Mais maintenant que sa femme était étendue là et pour ainsi dire à l'agonie déjà terrassée par un mal étrange et inconnu il voulait absolument la conserver.

— Mon Père, me dit-il, j'ai une chose très sérieuse à te communiquer.

— Eh bien, mon fils, qu'est ce qu'il y a ?

— Si ma femme revient à la santé, je me fais catholique, je l'ai promis au Bon Dieu.

— Voilà ce qui est bien, lui dis-je, prie bien le Bon Dieu toi même et je le prierai également de mon côté. Il est le maître.

— Le lendemain cette femme était debout et travaillait comme si elle n'avait jamais été malade, et la voilà insistant auprès de son mari pour qu'il se dépêche d'aller trouver l'Homme de la Prière et de se faire instruire dans la Religion catholique. Lui trouvait que c'était un peu trop brusquer les affaires. De fil en aiguille ils finirent par se chicaner, et en fin de compte se séparèrent chacun allant bouder de son côté. Et me voilà encore sur le chemin obligé de courir après ces deux brebis égarées. C'est

là pour le missionnaire qui se trouve parmi les Indiens une source continuelle de tristesse et de souffrance morale, obligé qu'il est à chaque instant à courir de droite et de gauche pour réunir ces ménages, ainsi séparés, heureux quand il réussit. Dans l'occurrence présente je réussis sans peine à les décider à faire la paix et à se remettre ensemble.

Trois mois après, il venait me demander un catéchisme et un chapelet volant, dit-il, s'instruire lui-même. J'en profitai pour lui faire une instruction. Trois mois plus tard, il revint de nouveau. Père, me dit-il, baptise moi. Je l'examinai et je le trouvai assez instruit, je le baptisai. C'était le 12 nov. 1905. Au nom de David qu'il portait déjà, j'ajoutai le beau nom de Joseph et je le confiai à ce grand saint, le Patron de la bonne mort. Pendant un mois ou deux, cela allait assez bien et Joseph venait assez régulièrement aux offices et puis vlan ! plus rien. J'en étais découragé, et je reprochais de l'avoir si vite admis au Baptême. Cependant, par une suite de circonstances qu'il est inutile de raconter ici, Joseph vint en possession d'une petite maison qui ne se trouve pas loin de l'église. Certes ce n'était pas un excès de piété qui l'avait amené à acheter cette maison, car habitant tout près de l'église, il n'était pas plus assidu pour cela aux offices.

Même un dimanche avant la grand'messe j'entends dans la direction de sa maison le bruit bien connu du tambour. Tam-tam-tam-tam-tam-tam, accompagné de cris sauvages.

Je prends mon courage à deux mains et je m'y rends. En effet je trouve là deux Indiens jouant au jeu de la main. Je ne suis venu que pour un instant leur dis-je, vous savez, c'est dimanche aujourd'hui, la messe va commencer, cessez votre jeu et n'offensez pas le Bon Dieu, écoutez moi et faites moi ce plaisir.

Un des joueurs était un sorcier, il voulait continuer malgré ma défense ; mais Joseph, le maître de la maison, prenant la parole leur dit : Puisque le Père vous demande de cesser votre jeu écoutez le cessez, et ainsi ils cessèrent. Cet acte de déférence et d'obéissance ne devait pas être perdu, vu que tout compte dans la balance du Bon Dieu. En me retirant je les félicitai de leur esprit de soumission. Je me couche régulièrement à 10 heures du soir, or le jeudi de la semaine sainte je ne sais trop comment tout d'un coup minuit sonna et j'étais encore debout, n'ayant aucune envie de dormir. Je me décidais cependant à aller prendre mon repos, quand on vint frapper à la porte de la mission.

C'est la femme de David : vite, mon Père, il se meurt, il te demande. Tout naturellement "est, il," c'était son mari—je cours—quand j'arrivai, le malade allait mieux, il venait d'être soulagé subitement,

un ab
en av
re ave
tent si

Le
lui fai
ques,

Le s
encore
seph,
de, il
munic
passer

Qua
oui m
Ah, c

Je l

suis
mais
guéri
l'extr

sais l

il, je
mon

ma fe
trouv

tourn
cela

pour

re: n

(c'éta

je ne

core

nes,

dema

nes à

muni

conv

pens

me j

je ne

sens

gani

loin

sanc